

**Zeitschrift:** Entretiens sur l'Antiquité classique  
**Herausgeber:** Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique  
**Band:** 14 (1968)

**Artikel:** Les aspects gnomiques de l'épigramme grecque  
**Autor:** Labarbe, Jules  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-660874>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

VI

JULES LABARBE

Les aspects gnomiques de  
l'épigramme grecque



## LES ASPECTS GNOMIQUES DE L'ÉPIGRAMME GRECQUE

Si l'on veut traiter des aspects gnomiques de l'épigramme grecque, il convient, avant tout, de préciser ce que l'on entend par là. Divers auteurs anciens et byzantins, dans leurs ouvrages de rhétorique, ont consacré des passages plus ou moins étendus à la *γνώμη* (*sententia*) : c'est le cas d'Anaximène de Lampsaque, d'Aristote, de l'auteur du traité *A Hérennius*, de Théon d'Alexandrie, d'Hermogène, de Rufus de Périnthe, d'Aphthonios, de Nicolas le Sophiste, de Sopatros, de Jean de Sardes<sup>1</sup>. Leurs définitions ne sont pas identiques, mais elles se ressemblent assez pour pouvoir être considérées comme procédant d'une seule et même théorie<sup>2</sup>. Voici ce qui ressort de leurs exposés :

1. La *γνώμη* est une déclaration (*δήλωσις*, *ἀπόφανσις*, *oratio*) de caractère universel, général, commun (*καθ' ὅλων*, *καθόλου*, *καθολικός*, *κοινός*) ; elle ne concerne pas les particularités individuelles<sup>3</sup>.

2. Elle ne met pas en évidence n'importe quelle sorte de généralité. Par exemple, elle ne sert pas à exprimer une vérité géométrique, comme le fait que « la ligne droite s'op-

<sup>1</sup> Anaximène, *Rh.*, 11 (*Rhet. gr.*, I, pp. 44-45 Hammer); Aristote, *Rh.*, II, 1394 a 19 – 1395 b 20; Ps.-Cic., *Ad Herennium*, IV (V), 17, 24-25; Théon, *Progymn.*, 5 (*Rhet. gr.*, II, pp. 96-97 Spengel); Hermogène, *Progymn.*, 4 (*Rhet. gr.*, VI, pp. 8-10 Rabe); Rufus, *Rh.*, 36 (*Rhet. gr.*, I, p. 406 Hammer); Aphthonios, *Progymn.*, 4 (*Rhet. gr.*, X, pp. 7-10 Rabe); Nicolas, *Progymn.* (*Rhet. gr.*, XI, pp. 25-29 Felten); Sopatros, fr. 2 (*Rhet. gr.*, X, pp. 60-61 Rabe); Jean, *Comm. in Aphth. Progymn.*, 4 (*Rhet. gr.*, XV, pp. 55-67 Rabe).

<sup>2</sup> Cf. K. HORMA, art. *Gnome*, dans *R.E.*, suppl. VI (1935), col. 74-75.

<sup>3</sup> *Δήλωσις* : Anaximène. — *ἀπόφανσις* (-*σεις*) : Aristote, Hermogène, Aphthonios, Nicolas, Sopatros, Jean [cf. *ἀποφαίνεσθαι* : Théon, Rufus]. — *oratio* : Ps.-Cicéron. — *Καθ' ὅλων* : Anaximène. — *καθόλου* : Aristote, Théon, Jean. — *καθολικός* : Hermogène, Nicolas, Sopatros. — *κοινός* : Rufus.

pose à la ligne courbe »<sup>1</sup>. Son domaine, c'est celui de la vie et de l'action humaines<sup>2</sup>, soit qu'elle incite à faire quelque chose<sup>3</sup>, soit qu'elle en détourne<sup>4</sup>, soit qu'elle se borne à souligner une réalité à la reconnaissance de laquelle est implicitement lié un certain type de conduite<sup>5</sup>.

3. Elle vise à la brièveté : elle se présente comme sommaire (*κεφαλαιώδης*)<sup>6</sup> et, dans la conception aristotélicienne, elle diffère de l'enthymème par son aptitude à se passer de l'étape intermédiaire qu'est le syllogisme<sup>7</sup>.

Ces critères sont ceux qu'il a paru sage de retenir. Ils permettent un tri assez facile, encore qu'ils ne lèvent pas toutes les hésitations. On peut se demander, notamment, dans quelle mesure un précepte apparaissant à l'impératif, au subjonctif ou à l'optatif mérite de figurer parmi les *γνῶμαι*. Il serait abusif, semble-t-il, de postuler une tournure obligatoirement énonciative et, pour une simple question de forme, d'établir une discrimination entre les deux propositions suivantes :

*Il faut fuir la pauvreté*

et

*Fuis la pauvreté.*

<sup>1</sup> Aristote, *Rb.*, II, 1394 a 23-24.

<sup>2</sup> Περὶ ὅσων αἱ πράξεις εἰσί : Aristote. — *sumpta de vita* : Ps.-Cicéron. — τῶν ἐν τῷ βίῳ χρησίμων : Théon, Nicolas.

<sup>3</sup> Αἱρετὰ πρὸς τὸ πράττειν : Aristote. — *quid esse oporteat in vita* : Ps.-Cicéron. — προτρεπτικός (προτρέπων) : Hermogène, Aphthonios, Jean. — ὅπως δέον γίνεσθαι : Rufus. — συμβουλήν τινα καὶ παραίνεσιν..., αἱρεσιν ἀγαθοῦ : Nicolas.

<sup>4</sup> Φευκτά : Aristote. — ἀποτρεπτικός (ἀποτρέπων) : Hermogène, Aphthonios, Jean. — φυγὴν κακοῦ : Nicolas.

<sup>5</sup> *Quid sit... in vita* : Ps.-Cicéron. — ὅποιον ἔκαστον ἔστι..., περὶ τῆς τοῦ πράγματος φύσεως : Hermogène. — Aspect proprement ἀποφαντικὸς de la γνώμη (distingué du προτρεπτικός et de l'ἀποτρεπτικός) : Aphthonios, Jean. — ὅποιά ἔστι τὰ πράγματα : Nicolas.

<sup>6</sup> *Breviter* : Ps.-Cicéron. — *κεφαλαιώδης* : Aphthonios, Jean.

<sup>7</sup> Aristote, *o.l.*, II, 1394 a 25 — b 6 ; cf. 1394 b 17-26.

A ce compte, le célèbre  $\mu\eta\delta\epsilon\nu\ \alpha\gamma\alpha\nu$  ne devrait pas être compté comme  $\gamma\nu\omega\mu\eta$ . Mais si les exemples des spécialistes sont ordinairement énonciatifs, Aristote, déjà, offre celui-ci<sup>1</sup>:

'Αθάνατον ὀργὴν μὴ φύλασσε θνητὸς ὁν.

*Ne garde pas de rancune immortelle, étant mortel.*

Une telle recommandation s'adresse à n'importe quel homme. C'est la condition que l'on posera pour qu'un précepte soit gnomique: il ne doit pas valoir pour une personne seulement, mais prétendre à une portée générale.

La notion de portée générale appelle cependant une remarque: qu'elles soient préceptes ou maximes énonciatives, les  $\gamma\nu\omega\mu\alpha\nu$  ne concernent pas forcément l'humanité entière. Il n'est nullement étranger à leur nature de se limiter à un groupe plus restreint, pourvu qu'il soit pris dans son ensemble: l'un des deux sexes, une classe d'âge (les jeunes, les vieux), une classe sociale (les riches, les pauvres), une classe éthique (les braves, les lâches).

Le dépouillement de l'*Anthologie grecque*, ainsi que des recueils de Kaibel, Preger, Geffcken, Friedländer, Peek, révèle que la  $\gamma\nu\omega\mu\eta$  occupe, dans le genre épigrammatique, une place relativement importante<sup>2</sup>. Une question vient à l'esprit: comment et pourquoi s'y est-elle introduite? Surtout, peut-on répondre, parce que le rythme de l'épigramme

<sup>1</sup> *Ibid.*, 1394 b 23 (= *Trag. gr. fr.*, adesp. 79 Nauck<sup>2</sup>). — Au V<sup>e</sup> siècle de notre ère, Nicolas le Sophiste (*Progymn.* [Rhet. gr., XI, p. 27, ll. 14-21]), fait figurer «  $\mu\eta\delta\epsilon\nu\ \alpha\gamma\alpha\nu$  » parmi les  $\gamma\nu\omega\mu\alpha\nu$  et indique expressément que certaines peuvent être impératives ou optatives.

<sup>2</sup> G. KAIBEL, *Epigrammata graeca ex lapidibus collecta*, Berlin, 1878; TH. PREGER, *Inscriptiones graecae metricae ex scriptoribus praeter Anthologiam collectae*, Leipzig, 1891; J. GEFFCKEN, *Griechische Epigramme*, Heidelberg, 1916; P. FRIEDLÄNDER - H. B. HOFFLEIT, *Epigrammata. Greek Inscriptions in Verse. From the Beginnings to the Persian Wars*, Berkeley - Los Angeles, 1948; W. PEEK, *Griechische Vers-Inschriften*, I: *Grab-Epigramme*, Berlin, 1955. — Ce dernier ouvrage sera régulièrement désigné, dans le présent exposé, au moyen des initiales *G.V.*

fut, de bonne heure, habituellement dactylique. Au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les notations sentencieuses étaient depuis longtemps usuelles dans l'épos. Les poèmes homériques renferment déjà nombre de maximes<sup>1</sup>; dans l'œuvre didactique d'Hésiode, en tout cas dans *Les Travaux et les Jours*, il y en a une foule. Largement tributaires de la diction épique, les élégiaques, qui firent alterner avec l'hexamètre une double tripodie catalectique, devaient suivre d'autant plus facilement la voie tracée qu'ils avaient souvent des préoccupations morales : les fragments de Callinos, de Tyrtée, de Mimnerme, de Solon, de Phocylide, et le corpus théognidéen sont assez clairs à cet égard. Ainsi, les premiers épigrammatistes se trouvaient, à cause de la forme métrique qu'ils donnaient le plus volontiers à leurs productions, sous l'influence d'une tradition très puissante. Il est vrai que, là où régnait une poésie soit exclusivement orale, soit destinée en premier lieu au chant ou à la récitation, ils apportaient la nouveauté de vers silencieux, muets, faits non pour être entendus, mais pour être lus. En réalité, la rupture n'en était pas une. Dans la *scriptio continua* des Grecs, la lecture consistait en une reconnaissance progressive des mots (ἀναγιγνώσκω), en un déchiffrement à haute voix ; dès lors, devant une épitaphe ou une dédicace inscrite, le passant était à lui-même son propre récitant. En eût-il été autrement que l'on n'aurait pas pris la peine de composer pour les monuments des textes métriques. Ceux-ci constituaient un moyen sûr, éprouvé, normal dans une telle civilisation, de dicter au passant les renseignements dont on souhaitait qu'il gardât le souvenir. La tradition dactylique aidant, il fut tentant, dès la fin de la période archaïque, marquée par un goût de plus en plus vif pour la réflexion morale et proprement philosophique, de joindre aux renseignements une pensée riche de sens qui pût,

<sup>1</sup> P. ex. Hom., A 218 ; B 24 ; E 178 ; K 224-226 ; N 787 ; Π 630 ; P 98-99 ; μ 342 ; ο 74 ; π 294 ; ρ 218, 322-323, 347, 578 ; τ 360.

elle aussi, bien se graver dans l'esprit. L'existence des hermès d'Hipparque témoigne que l'on ne jugeait pas le procédé inefficace<sup>1</sup>.

L'épigramme de type ancien se caractérise par un idéal de βραχυλογία dont l'origine doit être cherchée, sans doute, dans la modicité de l'espace ordinairement laissé au lapicide. Cet idéal était celui de la γνώμη, d'autant plus incisive qu'elle s'exprimait en moins de mots. Il y avait là aussi de quoi favoriser une rencontre, de quoi déterminer l'association qui, dans la suite, allait se perpétuer sans interruption. La mode hellénistique et celle de la Rome impériale allongèrent souvent outre mesure les épitaphes et les dédicaces : elles n'en demeurèrent pas moins conscientes de l'utilité ou du piment que pouvait avoir une maxime opportunément produite. La même remarque vaut dans le cas des poètes qui composèrent des épitaphes et dédicaces imaginaires. Quant à ceux qui étendirent le champ du genre épigrammatique, ils prenaient la succession des élégiaques, lesquels avaient trop cultivé la sentence pour ne les point marquer à cet égard.

\* \* \*

L'étude des textes s'accorde d'un classement en trois grandes catégories : les épigrammes funéraires, les épigrammes dédicatoires et apparentées, les épigrammes purement littéraires.

La catégorie des épigrammes funéraires, exceptionnellement fournie, offre un nombre élevé de γνῶμαι — rien n'étant, si l'on ose dire, d'un intérêt plus général que la mort.

Plusieurs cas, cependant, demeurent douteux. Le trait gnomique est, dans certaines épigrammes, mal assuré. Il peut dépendre de l'interprétation. Ainsi, dans une pièce d'Agathias le Scholastique (*A.P.*, VII, 574), le défunt est

<sup>1</sup> [Plat.], *Hipparque*, 228 *c* - 229 *b*.

un juriste, Agathonicos, prématulement disparu, sur la tombe de qui ses amis et sa mère ont donné libre cours à leur douleur. Les vers de conclusion (9-10) se présentent ainsi :

”Εμπης ὄλβιος οὗτος ὃς ἐν νεότητι μαρανθεὶς  
ἔκφυγε τὴν βιότου θᾶσσον ἀλιτροσύνην.

On peut traduire :

*Pourtant, fortuné celui-là qui périt en pleine jeunesse  
et plus rapidement échappe à la scélérité de la vie.*

En effet, plus d'un passage parallèle témoigne, s'il en est besoin, que le pronom οὗτος est susceptible, ici, d'une valeur générale et emphatique<sup>1</sup>. Mais, dans la Collection des Universités de France, M<sup>lle</sup> Dumitrescu comprend autrement :

*Cependant, heureux celui-ci qui, fauché dans la fleur de l'âge,  
a échappé plus tôt à l'horreur de la vie.*

Le fait est que les mots ὃς... ἀλιτροσύνην peuvent ne concer-  
ner que le sort du jeune Agathonicos. Selon la manière dont  
on entend le pronom οὗτος — et je ne vois pas le moyen de  
trancher — la fin du poème devra, ou non, être regardée  
comme une maxime.

L'incertitude vient également de ce qu'il existe, pour une  
inscription, plusieurs *restitutions* possibles. Sur une base du  
Sounion, datant du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (G.V., 156, 2),  
figurent deux hexamètres que Kaibel (n<sup>o</sup> 7) imprime comme  
ceci :

[Τ]ούπικλέους παιδὸς Δαμασιστράτου ἐνθάδε σῆμα  
Πεισιάναξ κατέθηκε· τὸ γὰρ γέρας ἔστι θανόντω[ν].

*Du fils d'Épiclès, Damasistratos, ici Peisianax  
a bâti le tombeau: car c'est un don bien fait  
pour honorer les morts.*

<sup>1</sup> P. ex. Hom., ζ 201; Plat., *Lachès*, 191 a; Xen., *An.*, VI, 1, 29; Lucien, dans *A.P.*, X, 26, 3; 41, 7.

Le second hémistiche du second vers paraît avoir un caractère sentencieux. Cependant, sur la pierre, où le lapicide a employé l'ancien alphabet attique, la dernière lettre n'est pas visible. On lit donc :

...τὸ γὰρ γέρας ἐστὶ θανοντο[

Peut-être faut-il, avec Michaelis, Wilhelm, Geffcken, Peek, choisir de restituer un *sigma* plutôt qu'un *nu* à la fin de la forme participiale :

...τὸ γὰρ γέρας ἐστὶ θανόντο[ς],

car il semble que cela cadre mieux avec l'espace disponible. Certes, chez Homère, où il se trouve déjà, l'hémistiche est offert plusieurs fois avec θανόντων<sup>1</sup>, mais on sait que les poètes posthomériques n'hésitent jamais à renouveler les formules. Il n'y a rien de déterminant dans le fait que celle-ci ressurgit avec le génitif pluriel dans une inscription lycaonienne tardive (*G.V.*, 1839, 4) : en effet, dans une inscription de Thèbes, également tardive (2035, 16, cf. 1), c'est le datif pluriel qui est attesté (θανοῦσι). Si l'on admet θανόντος sur la base du Sounion, faut-il donner à ce génitif singulier une valeur collective et continuer à tenir l'hémistiche pour gnomique ? Rien ne s'oppose à ce qu'il concerne seulement Damasistratos (θανόντος, *sc.* αὐτοῦ) et signifie dès lors : « car c'est un don bien fait pour l'honorer après sa mort » — auquel cas il n'y aurait plus rien de sentencieux dans le distique.

Un autre exemple est fourni par une inscription thasienne du début du Ve siècle av. J.-C. (*G.V.*, 1636) :

[Ἔ]Η μάλα δὴ πικ]ρὸμ πένθος πέλε[ι, εὗτ' ἀν ἀωρον]  
[οῖον Ἀναξίμπο]λιν μοῖρα κίχηι θα[νάτο].

*Certes, le deuil est bien amer quand prématurément un être (ce fut le cas pour Anaximpolis) se trouve atteint par un destin de mort.*

<sup>1</sup> Hom., II 457, 675 ; ω 296. Avec ὁ au lieu de τὸ : Ψ 9 ; ω 190. Cf. τὸ γὰρ γέρας ἐστὶ γερόντων (Δ 323 ; I 422).

Les parties restituées (par Wilamowitz et Peek<sup>1</sup>) sont si étendues que l'on peut mettre en doute la formulation gnomique et contester, en particulier, qu'il ait été question de mort prématurée (ἀωρον).

Reste à signaler un cas où la γνώμη existe, mais où c'est la nature *funéraire* de l'épigramme qui demeure discutable, à cause d'une corruption textuelle. Simonide (*A.P.*, VII, 302) commence par affirmer qu'« à la mort des siens chacun a du chagrin » :

Τῶν αὐτοῦ τις ἔκαστος ἀπολλυμένων ἀνιᾶται.

Le vers qu'il ajoute à celui-là se présente, dans le *Palatinus*, sous la forme suivante :

Νικόδικον δὲ φίλοι καὶ πόλις ἥδε πολή

ou, après révision :

... ἥδε πολή.

Les deux leçons sont également incompréhensibles. Planude, qui a l'épigramme, n'est d'aucun secours, car il a omis purement et simplement le dernier mot. Peek (*G.V.*, 914) adopte la correction de Brunck

... ἥδε ποθεῖ

et nous offre une épitaphe de Nicodicos, regretté par ses amis et par la cité. Mais tout change si l'on écrit, avec Desrousseaux,

... ἥδέ' ὀλεῖ

— émendation double qui permet au P. des Places de traduire : *mais Nicodicos, ses amis et sa cité auront du plaisir à le perdre.* De funéraire, l'épigramme devient alors satirique.

Contrastant avec celles qui laissent un doute à son sujet, il y a les épitaphes où la γνώμη s'impose d'une façon parti-

<sup>1</sup> L'intervention de Peek a porté sur le début de l'hexamètre, où Wilamowitz, pour sa part, rétablissait : [τὸν μάλιστα ἀνιη]ρόδημ.

culièrement nette. L'aoriste dit gnomique n'est pas le seul moyen employé par les poètes<sup>1</sup>. Volontiers, ils soulignent la valeur d'une assertion générale en la mettant dans la bouche d'autres hommes :

...εὶ ἀψευδῆς λόγος ἀνδρῶν  
παιδας [ἀποθνήσκειν οὖ]ς φιλέουσι θεοί  
(G.V., 1029, 13-14),

...οὐδὲ θανεῖν τοὺς ἀγαθοὺς λέγεται  
(G.V., 1949, 10),

en puisant dans le fonds du passé :

ἀλλ' αἰνος τῶν πρόσθεν ἐ[ρ]εῖ· φίλος ἀθανάτοισιν  
κεῖνος δις ἡβήσας ἥλθε μετὰ φθιμένοις  
(G.V., 130, 3-4),

en produisant la caution de l'oracle delphique :

...ἥρα τόδ' ἐσθλὸν ἐτήτυμον ἀνδράσι Πυθώ,  
χρύσεον ὅττι γένεθλον ἐς Ἀιδα πρῶτον δδεύειν  
(G.V., 1684, 16-17),

en citant un des Sept Sages :

«Μηδὲν ἄγαν» τῶν ἐπτὰ σοφῶν ὁ σοφώτατος εἶπεν  
(A.P., VII, 683, 1),

en se retranchant derrière Homère (γ 196) :

«·Ως ἀγαθὸν καὶ παιδα καταφθιμένοιο λιπέσθαι»  
εἶπε μελιγλώσσων Ἰδρις ὁ Πιερίδων  
(G.V., 1645, 1-2).

ou derrière quelque mortel anonyme :

Οὐκ ἄρα τοῦτο μάταιον ἔπος μερόπων τινὶ λέχθη  
ἥγγυσθαι σοφίης τόξον ἀνιέμενον  
(A.P., VII, 110, 1-2).

<sup>1</sup> P. ex. G. V., 130, 4 ; 999, 4 ; 1308, 10 ; 1637, 1-2 ; 1638, 1 ; 1639, 2 ; 1647, 1-3 ; 1935, 15, 18 ; 1941, 4 ; 2006, 8.

Hormis ces cas, l'épigrammatiste ne parle pas toujours en son nom ou au nom de ceux qui lui ont passé commande. De nombreuses épitaphes, on le sait, se présentent comme des discours tenus par les défunts eux-mêmes. Il n'y aura donc rien d'étonnant à ce qu'une  $\gamma\nu\omega\mu\eta$  soit donnée pour un message d'outre-tombe. En fait, le procédé est fréquent: je n'en ai pas relevé moins de 36 exemples, ce qui correspond *grosso modo* à une sentence sur trois — une proportion de beaucoup supérieure à celle des emplois de l'*Ich-Rede* dans l'ensemble des épigrammes funéraires<sup>1</sup>. Il apparaît que les emplois de ce genre incitaient particulièrement les poètes à introduire une  $\gamma\nu\omega\mu\eta$ , sans doute en raison de la vigueur qu'elle prenait, à leur sentiment, dès lors qu'elle était censée venir de l'autre monde.

Exceptionnellement, la réflexion générale est mise dans la bouche du passant qui dialogue avec le mort: ainsi chez Méléagre, Héraclite, qui exalte sa propre sagesse, se voit opposer une sorte de maxime sur les devoirs envers la patrie (*A.P.*, VII, 79, 2). Un groupe bien défini a parfois la parole: dans l'épitaphe de la mime et danseuse Bassilla, ce sont ses camarades de théâtre ( $\sigma\upsilon\sigma\chi\eta\nu\iota$ ) qui lui rappellent la loi du trépas (*G.V.*, 675, 9-10). Antipater de Sidon, dans une épigramme sur Orphée, présente le verbe principal de la  $\gamma\nu\omega\mu\eta$  à la première personne du pluriel (*A.P.*, VII, 8, 7-8). Un cas digne d'attention est offert par une autre épigramme du même poète: la sentence y coïncide avec l'interprétation proposée — et d'ailleurs rejetée ensuite — pour une stèle sur laquelle une figuration d'osselets renversés semble avoir une signification symbolique (*A.P.*, VII, 427, 7-8). Une déclaration gnomique peut être prêtée au tombeau lui-même (*G.V.*,

<sup>1</sup> *A.P.*, VII, 357, 2 ; 417, 5-6 ; 657, 11-12 ; VIII, 109 ; 115, 4 ; Kaibel 588, 8 ; *G.V.*, 255, 3 ; 372, 3 ; 647, 7-8 ; 709, 7-8 ; 961, 8 ; 965, 8-9 ; 969, 9-10 ; 970, 8 ; 975, 4 ; 985, 11 ; 999, 4 ; 1029, 13-14 ; 1031, 2 ; 1035, 5 ; 1038, 6 ; 1162, 9-10 ; 1195, 1 ; 1245, 9-10 ; 1308, 9-10 ; 1363, 6 ; 1366, 4 ; 1367, 5 ; 1645, 1-2 ; 1662, 2 ; 1680, 1-2 ; 1763, 3-4 ; 1941, 4 ; 2006, 8 ; 2026, 8-9 ; 2035, 1-2.

1185, 7-8). Enfin, dans une inscription romaine du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, c'est la terre amoncelée qui est censée exprimer, avec le nom et l'âge du défunt, une pensée relative à l'existence des humains (*G.V.*, 789, 5-6).

Sur le plan syntaxique, on constate, dans les *γνῶμαι* des épigrammes funéraires, une assez grande variété. La plupart sont des propositions indépendantes, absolues ou coordonnées entre elles, ou des principales accompagnées de subordonnées. Mais la subordination de la sentence entière constitue un type de présentation dont il existe, au total, pas mal d'exemples. On notera : l'infinitive employée comme sujet réel (*G.V.*, 879, 5-6; 890), comme apposition à *τοῦτο* (*A.P.*, VII, 110, 1-2) ou à l'expression *λόγος ἀνδρῶν* (*G.V.*, 1029, 13-14), ou dépendant d'un verbe déclaratif (*A.P.*, VII, 451, 2) ; la complétive introduite par *ὅτι* ou *ὅς* après un verbe de perception (*G.V.*, 1219; 1366, 4; 1925, 7)<sup>1</sup> ; la causale introduite par *ἐπει* (682, 5; 872, 6) ; la comparative introduite par *ὡσπερ* (1035, 5).

Il importe enfin d'observer que la proposition gnomique peut être incompréhensible en soi, contenir une idée démonstrative qui impose un recours au contexte. L'hémistiche *τὸ γὰρ γέρας ἐστὶ θανόντων* (*G.V.*, 1839, 4) ne prend un sens que parce qu'il vient après la mention du monument funéraire. Un autre exemple est offert par l'inscription *G.V.*, 970, où l'indication du séjour obtenu parmi les héros est l'occasion d'une idée générale (v. 8) :

*τοῖον γὰρ βιότου τέρμα σοφοῖσιν ἔνι.*

Les sentences des épitaphes sont ordinairement énonciatives. Parfois, cependant, elles ont la forme d'interrogations oratoires (*G.V.*, 1038, 6; 1680, 1-2) ou prennent un tour exclamatif (*A.P.*, VII, 383, 7-8; 662, 5-6; VIII, 123, 4; *G.V.*,

<sup>1</sup> Voir aussi L. et J. ROBERT, *La Carie*, II (1954), p. 189, n° 93, v. 7.

1645, 1). La formulation impérative demeure, elle, tout à fait exceptionnelle (*A.P.*, VIII, 109, 1-2).

Examinons maintenant les thèmes gnomiques de l'épigramme funéraire, en tenant compte du fait que deux ou plusieurs thèmes peuvent se trouver associés dans une même pièce, laquelle devra, dès lors, être classée en deux ou plusieurs endroits<sup>1</sup>.

L'idée la plus courante, c'est le caractère inévitable du trépas. Nous la voyons exprimée de différentes manières. L'une d'elles, très simple, consiste à faire observer que personne n'est immortel, ou que la mort est la loi commune, le sort commun, ou encore qu'on ne saurait y échapper<sup>2</sup>. Mais, en cette matière, la divinité est bientôt présente: ici Thanatos personnifié, défini comme le dieu de tout un chacun (*G.V.*, 985, 11); là Zeus, dont l'arrêt funeste est bien la seule chose qui réalise l'égalité parmi les hommes (*G.V.*, 1655, 1-2). Hadès trouve place dans plusieurs *γνῶμαι*: il est le dieu promis à tous (*G.V.*, 1905, 15)<sup>3</sup>, le dieu qui accueille (*A.P.*, VII, 342, 2), celui chez qui l'on doit finir par arriver (*G.V.*, 969, 9-10; 2004, 24; cf. 1905, 15). Peu importe le point de départ (*A.P.*, VII, 477, 3-4): une seule route mène chez lui. Une autre métaphore, cependant, reconnaît en son domaine le port universel (*A.P.*, VII, 452, 2), terme d'une navigation promise à l'ensemble des défunts (*G.V.*, 1833, 10).

<sup>1</sup> Les idées exprimées sous forme de *γνῶμαι* sont assez souvent identiques ou semblables à celles qui, dans d'autres pièces, ont une portée restreinte au seul cas du défunt. On s'en persuadera aisément en consultant: R. LATTIMORE, *Themes in Greek and Latin Epitaphs*, Urbana, 1942 (*Illinois Studies in Language and Literature*, 28, fasc. 1-2).

<sup>2</sup> *G.V.*, 675, 10; 784, 6; 872, 6; 1035, 5; 1219; 1245, 10; 1537, 5-6; 1653, 1; 1654, 1; 1656, 1; 1668, 2; *S.E.G.*, 20, 662, 1.

<sup>3</sup> Il s'agit ici d'une épitaphe chrétienne, où la *γνώμη* n'est qu'un lieu commun traditionnel. Voir L. ROBERT, *Hellenica*, XI-XII (1960), pp. 414-429. Notamment p. 425: la mention d'Hadès « n'implique aucune croyance à un dieu des enfers ».

Ailleurs, c'est la Moire fileuse qui intervient (*G.V.*, 1664-1668), ou les Moires (1656), dont le *μίτος* attrait tout le monde (372, 3; 1935, 15) et ne saurait être dénoué (Kaibel, 588, 8). Leur puissance universelle est soulignée (*G.V.*, 1366, 4) et leur aptitude à triompher des espoirs humains (1162, 9-10), ce que fait aussi la Tyché (1639, 2).

Sous l'influence d'idées épiciennes, les êtres divins peuvent être présentés comme se désintéressant des hommes, lesquels, « tels des bêtes, (sont) tiraillés de-ci de-là pour la vie ou la mort, au hasard » (*G.V.*, 857, 7-8). Mais le fait que la divinité pèse de tout son poids (*G.V.*, 1195, 1) et la contrainte qu'elle exerce sont plus souvent ressenties. La condition sociale ne saurait prévaloir contre le destin de mort (*G.V.*, 1935, 16-18), ni la ruse ou la vigueur (1647, 1), ni les qualités oratoires (*A.P.*, VII, 362, 5-6), ni non plus la piété (*G.V.*, 709, 7-8). La seule réaction laissée à l'homme, c'est le reproche aux dieux (*G.V.*, 1508, 13). Tout le monde est atteint ; ni la richesse, ni la beauté, ni la noblesse ne sont épargnées (1647, 2)<sup>1</sup> ; « celui qui s'enorgueillit de sceptres et celui dont la jeunesse est florissante ont pour terme le néant » (*A.P.*, VII, 427, 7-8) ; sur mer, pendant une tempête, il n'y a pas de sauvegarde pour le pêcheur de profession (VII, 494, 3-4). Plusieurs épigrammes marquent la nature irrésistible de la contrainte en soulignant qu'elle affecte jusqu'aux enfants des dieux (*G.V.*, 1308, 10 ; 1941, 4 ; 2006, 8). Et comme une *γνώμη*, ainsi que l'indiquent certains spécialistes grecs de la rhétorique<sup>2</sup>, peut être illustrée par un exemple (*παραδειγμα*), on rencontre quelque part cette addition : « Minos, lui aussi, est allé dans l'Hadès » (*G.V.*, 709, 8). Même, une inscription systématise le procédé en alignant cinq *παραδειγματα* similaires (*G.V.*, 1935, 19-28).

<sup>1</sup> Pour la richesse, voir aussi *G.V.*, 1185, 7-8 ; 1905, 16-17.

<sup>2</sup> Hermogène, *Progymn.*, 4 (*Rhet. gr.*, VI, p. 10, ll. 18-20 Rabe) ; Aphthonios, *Progymn.*, 4 (*Rhet. gr.*, X, p. 8, l. 6 ; p. 9, l. 16 — p. 10, l. 2 Rabe) ; Jean, *Comm. in Aphth. Progymn.*, 4 (*Rhet. gr.*, XV, p. 66, ll. 3-7, 21-26 Rabe).

Certaines catégories d'humains sont plus spécialement exposées au trépas. Si Hadès, d'une manière générale, est l'adversaire des vivants (*G.V.*, 1921, 3), il n'en éprouve pas moins un sentiment particulier d'intense malveillance à l'endroit des gens de valeur (636, 6). Ceux-ci connaissent une mort plus prompte (Grégoire de Nazianze, dans *A.P.*, VIII, 123,4). Arès s'intéresse aux braves : il ne les épargne pas, au rebours de ce qu'il fait pour les lâches (Anacréon, dans *A.P.*, VII, 160, 2) : il les aime (*G.V.*, 1637, 1), en laissant la maladie se charger des lâches (Philippe, dans *A.P.*, VII, 234, 6). Une proposition que l'on trouve chez Parménion de Macédoine (dans *A.P.*, VII, 239,2)

... ἀνικήτων οὐδ' ἀπτεται Ἀτδης

est un paradoxe imaginé pour nier la mort d'Alexandre, que la Pythie avait réputé invincible <sup>1</sup>.

Le fait même du trépas donne lieu à des jugements divers. On le voit caractérisé, de façon très banale, comme une chose pitoyable (*οἰκτρόν* : *G.V.*, 1245, 9) mais, quand il s'agit d'un être d'élite (*ἐσθλός*), comme un facile accomplissement (*κοῦφον...* *τέλος* : 1289, 3-4). Généralisant à propos d'un homme qui, de son vivant, était hiérophante à Éleusis, l'épigrammatiste veut y voir un bien, non un mal (*G.V.*, 879, 5-6). Ailleurs, on met l'accent sur sa nature de sommeil perpétuel, irrévocable (*G.V.*, 965, 8; 1367, 5). Théodoridas, lui (dans *A.P.*, VII, 529, 1), parle de la mort comme d'une suite normale de l'audace guerrière.

S'il y a des sentences d'épitaphes métriques pour nier que l'être humain soit immortel, d'autres, en revanche, proclament la survie. Sous une forme absolue : « l'âme est éternelle, elle qui donne la vie et descend des divinités »

... ψυχὴ γὰρ ἀείζω[ζ],  
ἢ τὸ ζῆν παρέχει καὶ θεόφιν κατέβη  
(*G.V.*, 1763, 3-4).

<sup>1</sup> Plut., *Alex.*, 14, 7.

Quoique le défunt dans la bouche de qui est mise cette épitaphe ait d'abord parlé de son propre corps et de son propre cœur, sa remarque sur l'âme est certainement gnomique puisque le verbe de la première subordonnée s'y trouve au présent (*παρέχει*), et non pas à l'imparfait.

Ailleurs, la *γνώμη* ne vaut que pour des groupes déterminés. Ainsi, dans une épitaphe de Callimaque en l'honneur de Saon d'Acanthos :

... θνάσκειν μὴ λέγε τοὺς ἀγαθούς  
(A.P., VII, 451,2)

— sans que l'on puisse d'ailleurs déterminer s'il s'agit ici des *braves* ou des *êtres de qualité*. La seconde acception s'impose, par contre, dans une inscription d'Ostie (II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> s. de notre ère), où le même hémistiche réapparaît à propos d'un médecin très savant (G.V., 376, 1-2) ; dans un texte papyrologique d'Hermoupolis (III<sup>e</sup> s. de notre ère), où l'expression n'est guère différente (οὐδὲ θανεῖν τοὺς ἀγαθούς λέγεται) et où l'on voit que le défunt avait surtout brillé par son opulence (G.V., 1949, 10) ; enfin, dans une inscription de Rome (I<sup>er</sup> ou II<sup>e</sup> s. de notre ère), épitaphe de Popilia, qui se termine par ces mots :

...οὐ θεμιτὸν γὰρ  
θνήσκειν τοὺς ἀγαθούς, ἀλλ' ὑπνον ἡδὺν ἔχειν  
(G.V., 647, 7-8).

L'idée de sommeil est déjà dans le contexte de Callimaque. Comme dans celui d'une inscription de Soada (II<sup>e</sup> s. de notre ère), où le mérite reconnu est la piété :

ψυχαὶ γὰρ ζῶσιν τῶν ἀγαν εὐσεβαίων (*sic*)  
(G.V., 1484, 4).

Mais la survie peut consister en un séjour dans la demeure des héros. C'est le sort que s'attribue un jeune élève-rhéteur :

τοῖον γὰρ βιότου τέρμα σοφοῖσιν ἔνι  
(G.V., 970,8).

Quelques épitaphes métriques renferment des réflexions sur l'existence humaine. Elles en disent la limitation (*G.V.*, 1905, 19), la brièveté (682, 5 ; 789, 6 ; 1657, 1), ou l'assimilent à un rêve (753, 8). Il leur arrive d'en évoquer la douceur (*G.V.*, 1905, 19), celle du temps passé sous la lumière du soleil (1925, 7). Mais plus souvent, l'épigrammatiste dénonce les difficultés et les malheurs d'ici-bas, comme pour mieux faire accepter le décès aux survivants : la vie est instable (*G.V.*, 789, 5), pénible (789, 6 ; 1162, 9), et les mortels souvent infortunés (Philitas, dans *A.P.*, VII, 481, 4). Le deuil d'une mère inspire à Léonidas de Tarente, à moins que ce ne soit à Théocrite, cette constatation que « le destin a mis auprès des hommes les maux les plus terribles » (VII, 662, 5-6). La vision d'un cadavre horriblement déchiqueté pousse Philippe de Thessalonique à une hyperbole — en substance : « Heureux ceux qui sont mort-nés » (*A.P.*, VII, 383, 7-8).

Des sentences d'un type plus particulier sont appelées par le jeune âge du défunt. On peut y voir une cause de tristesse (Alcée de Messénie, dans *A.P.*, VII, 495, 5). Une série d'épitaphes des trois premiers siècles de notre ère, provenant d'endroits variés, soulignent, en termes presque identiques, que la mort n'est pas triste en soi, mais seulement quand elle est prématurée et frappe les enfants avant leurs parents (*G.V.*, 1663-1667 ; 1668, 2-3)<sup>1</sup>. Ailleurs, la disparition en pleine jeunesse est donnée comme un avantage, parce qu'elle permet d'éviter la vieillesse odieuse (*G.V.*, 1298, 11-12) — voire comme une faveur expresse envoyée par les dieux : ceux qui meurent tôt, ce sont ceux qu'ils aiment. L'idée, déjà présente dans la célèbre histoire de Cléobis et Biton, est reprise par maint épigrammatiste<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Un peu différemment : *S.E.G.*, 20, 662, 2.

<sup>2</sup> *G.V.*, 130, 3-4 ; 961, 8. Et sans doute aussi 1029, 14 ; 1646, 1-2, où les restitutions semblent certaines. — Sur Cléobis et Biton, voir Her., I, 31 ; Plut., *Consol. ad Apoll.* 14, 108 e-f.

La fin prématuée peut être due à un trait de caractère :

οἵς ἀρετῆς κατὰ πάντα μέλει βίον, οἵδε τάχιστα  
θνήσκουσι στυγερῶν ἐν ξυνοχαῖς πολέμων  
(G.V., 1640, 1-2).

Ou à un trait de race. Le poète Damagétos, de la fin du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., s'est plu à voir ainsi les choses. Dans une pièce, il affirme qu'un Dorien « s'inquiète de sa patrie, non de sa jeunesse anéantie » (A.P., VII, 231, 3-4) ; dans une autre, il dit la difficulté, pour un vaillant Achéen, « de survivre jusqu'aux cheveux gris » (VII, 438, 3-4).

Relativement aux enfants, la vieille conception grecque du foyer et de la pérennité familiale s'exprime dans une citation, à valeur gnomique, du vers γ 196 de l'*Odyssée* :

ώς ἀγαθὸν καὶ παιδα καταφθιμένοιο λιπέσθαι  
(G.V., 1645, 1).

Mais laisser une postérité peut aussi être une infortune. On voit en effet apparaître, sous forme de γνώμη, le thème des enfants ingrats : « souvent les enfants oublient leur père défunt » (255, 3). Dans un autre ordre d'idées, la mort d'une fille adolescente suscitera une remarque désabusée sur l'inutilité des efforts consentis en faveur des enfants (1680, 1-2).

Il arrive que les honneurs dus aux défunts soient définis en termes sentencieux. J'ai cité l'hémistiche, plusieurs fois attesté, où le tombeau apparaît comme un présent typique :

... τὸ γὰρ γέρας ἐστὶ θαν(όντων) <sup>1</sup>.

Le même poète qui parle de l'ingratitude des enfants affirme que, pour obtenir ce présent, il faut se l'accorder à soi-même de son vivant, car rien n'est acquis à l'homme :

<sup>1</sup> *Supra*, pp. 356-357 et 361.

[οὐ]δὲν ἐπ' ἀνθρώπων ἴδιον· γέρας ἥγαγε μοῦνον  
δστις ζωὸς ἐὼν τεῦξεν τάφον αὐτὸς ἔαυτῷ

(*G.V.*, 255, 12),

Une inscription d'Astypalée (I<sup>er</sup> s. avant J.-C.) est également peu conventionnelle. Le défunt, repoussant les libations et les offrandes de nourriture, y arguë que « les morts n'ont rien de commun avec les vivants » :

...ζώντων δ' οὐδὲν ἔχουσι νεκροί

(*G.V.*, 182, 6).

Cependant, à ce que prétend Léonidas de Tarente dans sa belle épitaphe d'un berger, les trépassés sont en mesure de rendre les bienfaits :

...εἰσὶ θανόντων  
εἰσὶν ἀμοιβαῖαι κάν φθιμένοις χάριτες

(*A.P.*, VII, 657, 11-12).

Si la disparition d'un homme de bien « est une douleur pour tout le monde » (*G.V.*, 1474, 4), si toute victime d'un destin prématuré souhaite des larmes (1931, 4), d'autres γνῶμαι proscrivent le deuil comme inutile (1508, 8) et juste bon à ronger l'âme des vivants (965, 8-9).

Grégoire de Nazianze s'indigne contre les violateurs de sépultures. Il produit en anaphore une maxime bien frappée,

μὴ πόλεμον φθιμένοισ(ιν)...

(*A.P.*, VIII, 109, 1-2),

condamne tout sentiment d'envie à l'endroit des pauvres pierres que possèdent les morts (*ibid.*, 3-4), souligne que « beaucoup d'hommes ont des mains sacrilèges » (VIII, 115, 4).

Une dernière série de sentences sont celles qui trouvent place dans les épitaphes sans avoir de portée funéraire pour autant. Elles sont appelées par une qualité ou caractéristique du défunt, laquelle se voit conférer une valeur générale. La majorité des cas apparaissent dans des épigrammes de la

tradition littéraire. Ainsi Méléagre exprime l'idée, teintée de stoïcisme, que l'unique patrie des hommes est le monde où ils habitent et qu'un seul Chaos a produit tous les mortels (*A.P.*, VII, 417, 5-6). Mais ailleurs, pour les besoins de la cause, il fait passer la patrie avant la sagesse (VII, 79, 2). Un défunt qui fut un grand voyageur invite le passant à méditer sur l'incomparable douceur de la patrie et de la vie auprès des parents<sup>1</sup>. Un anonyme fait valoir que la gloire des patries leur vient de leurs hommes, non l'inverse (*A.P.*, VII, 139, 3-4), et Antipater de Thessalonique, que plusieurs patries peuvent revendiquer les mêmes poètes ( $\piολλαι μητέρες \deltaυνοπόλων$ : *A.P.*, VII, 18). D'autres considérations se rapportent aux qualités féminines (*G.V.*, 890), à la rareté des êtres d'élite (Léontios, dans *A.P.*, VII, 575, 6), au fait que l'effort du savoir n'admet pas de relâchement (Diogène L., dans *A.P.*, VII, 110, 2), à la facile louange des braves (*G.V.*, 1889, 1-2), aux dangers de la démesure (Palladas, dans *A.P.*, VII, 684, 1-2), à la parcimonie avec laquelle les dieux accordent aux hommes l'esprit de justice (*G.V.*, 1638, 1-2), enfin à l'omniscience de Diké (Damagétos, dans *A.P.*, VII, 357, 2).

\* \* \*

Les épigrammes dédicatoires, concernant tantôt les dieux, tantôt les hommes, forment une classe passablement étendue, aussi bien dans la tradition littéraire que dans la tradition épigraphique. Cependant, même si, pour des raisons de commodité, on y joint celles qui exaltent des héros ou des hommes, décrivent ou commentent des édifices, on n'obtient qu'une maigre récolte de  $\gammaνῶμαι$ .

La dédicace est un acte particulier, qui ne se prête guère aux généralisations. Certes, la relation qu'elle établit entre

<sup>1</sup> L. et J. ROBERT, *La Carie*, II (1954), p. 189, n° 93, v. 7. Ce vers est tiré d'Homère (I 34).

l'homme et la divinité pourrait être un prétexte à souligner, en termes sentencieux, la faiblesse du premier devant la seconde, la nécessité où il se trouve de multiplier les offrandes, la bonne conscience qu'il en tire, les espoirs qu'il fonde sur sa propre générosité. Mais les épigrammatistes ne se sont pas arrêtés à des thèmes de ce genre. La pièce de Théocrite sur la Cypris dédiée par une certaine Chrysogona, dont le sort n'avait cessé d'être prospère, demeure une exception avec sa réflexion finale (*A.P.*, VI, 340, 5-6) :

... κηδόμενοι γὰρ  
ἀθανάτων αὐτοὶ πλεῖον ἔχουσι βροτοί.

... *car quand ils ont souci  
des Immortels, les humains en retirent eux-mêmes du profit.*

Sur une base archaïque de l'Acropole, la « dîme » offerte à Athéna s'accompagne d'un distique mutilé<sup>1</sup> :

[Ἐσθλὸν] τοῖσι σοφοῖσι σο[φ]ί[ζεσθ]αι κατ[ὰ τέχνην].  
[ἵος γὰρ] ἡέχει τέχνην, λώι[ο]ν ἡέχ[ει βίοτον].

Chacun de ces vers a l'air d'une maxime sur le travail artisanal ou artistique : le premier paraît en exalter le mérite, le second, le caractère avantageux. C'est donc comme réalisation matérielle que l'offrande donnerait ici lieu à des jugements gnomiques, mais il faut bien convenir, hélas ! que les restitutions sont loin d'être assurées.

Au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, semble-t-il, une stèle fut dédiée dans le sanctuaire de Zeus, sur le mont Lycée<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> FRIEDLÄNDER-HOFFLEIT 134 = *I.G.*, I<sup>2</sup>, 678.

<sup>2</sup> Preger 63. L'épigramme de la stèle figure dans Paus., IV, 22, 7 et, avec la variante Μεσσήνη, dans Pol., IV, 33, 3 (= Callisthène, 124 F 23 Jacoby). Ainsi que le note Preger, c'est Pausanias qui est dans le vrai en attribuant la dédicace aux Arcadiens. Callisthène, suivi par Polybe, s'est trompé doublément : d'une part, en donnant les Messéniens comme dédicants, d'autre part, en faisant remonter l'offrande à l'époque d'Aristomène, c'est-à-dire au VII<sup>e</sup> siècle.

Le quatrain qu'elle portait rappelait le châtiment du roi arcadien Aristocratès, lequel avait trahi ses alliés pendant la seconde guerre de Messénie. On y relève deux γνῶμαι, de signification similaire, mais qui n'ont nullement trait au fait même de l'ἀνάθεσις. La portée en est restreinte au cas des rois injustes et des hommes parjures:

Πάντως ὁ χρόνος εὗρε δίκην ἀδίκῳ βασιλῆι (v. 1)

et                   ... χαλεπὸν δὲ λαθεῖν θεὸν ἀνδρὶ ἐπίορκον (v. 3).

Ce que présente une autre dédicace, conservée par une scholie à Euripide, c'est une double maxime sans contexte<sup>1</sup>:

Μηδὲν ἄγαν· καὶρῷ πάντα πρόσεστι καλά

*Rien de trop. Avec le temps, tout vient à point,*

simple citation d'un propos du dédicant, dont le nom figure dans l'hexamètre introductif:

Ταῦτ' ἔλεγεν Σώδαμος Ἐπηράτου ὃς μ' ἀνέθηκεν.

Le distique se lisait à Tégée sur quelque offrande. Il constituait apparemment la revendication par ce Sodamos (dont la date, inconnue, peut avoir été haute) du vers dactylique que Critias prêtait à Chilon de Lacédémone<sup>2</sup>. On sait que la première partie de ce vers posait, à elle seule, un problème d'attribution: plus d'un sage passait pour en être l'auteur<sup>3</sup>.

Les épigrammes honorifiques fournissent occasionnellement, sous forme de γνώμη, une espèce de justification de l'effort consenti par les dédicants. C'est le cas dans une inscription rhodienne de la fin du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère,

<sup>1</sup> Preger 65 = Schol. MNAB *ad* Eur., *Hipp.*, 264 (II, pp. 38-39 Schwartz).

<sup>2</sup> Critias, fr. 7 Diels<sup>6</sup>-Kranz.

<sup>3</sup> Voir Pind., fr. 216 Schröder (« des sages »); Plat., *Prot.*, 343 b (« les Sept Sages »); Palladas, dans *A.P.*, VII, 683, 1 (« le plus sage des Sept Sages »); Anonyme, dans *A.P.*, IX, 366 (Pittacos, sous la forme οὐδὲν ἄγαν, requise par le mètre); Démétrios de Phalère, *ap.* Stob., III, 1, 172, p. 114 Hense (Solon); Schol. M<sup>1</sup>Ag *ad* Eur., *l.l.* (Chilon).

où les premiers mots sont pour affirmer que « les êtres d'élite ont droit à une pleine reconnaissance de leurs peines »:

[’Εσθ]λοῖς οὐ κενεὰ μόχθων [χ]άρις

(Kaibel 851, v. 1 = *I.G.*, XII 1, 40, l. 6).

C'est également le cas sur une base d'Epidaure, datant de 192 avant J.-C., où l'on voit les Crétois célébrer leur chef Télémnastos. Ils lui élèvent une statue de bronze, ornement pour le sanctuaire d'Asclépios, en intercalant dans leur présentation le vers que voici :

ἔσθλοῖς γὰρ τιμᾶν τοὺς ἀγαθοὺς ὄσιον.

*car, pour les gens de bien, c'est un devoir sacré  
de rendre hommage aux braves.*

(Geffcken, 197, 6 = *I.G.*, IV<sup>2</sup>, 244, 6).

Plus haut, au v. 2, le poème offre déjà une réflexion sur « les œuvres d'audace, qui font la valeur des humains » :

... τόλμας δ' ἔργα βροτοῖς ἀρετά.

Les qualités que l'on prête au personnage honoré permettent, en effet, une généralisation sentencieuse. Dans l'inscription rhodienne citée plus haut, après la première γνώμη, la nature des activités du bénéficiaire en suscite une autre, selon laquelle « les travaux des bras sont de beaucoup inférieurs aux discours »<sup>1</sup>.

De même, Nicasichoros, dans une inscription locrienne d'Atalante (fin du III<sup>e</sup> s. avant J.-C.), est loué, notamment, pour la probité dont il a fait preuve dans l'exercice de toutes ses magistratures. Elle lui assurera une gloire impérissable. « La bonne foi, en effet, est la très sainte souveraine universelle »:

πίστις ἐπεὶ πάντων κοίρανος ἀγνοτάτα

(Geffcken 175, 10).

<sup>1</sup> Plus précisément : « à la vigueur des discours », si l'on admet la restitution [καὶ δέ]λμας μύθων (*I.G.*, XII 1, 40), « au sain jugement dans les discours » si, avec Kaibel (n<sup>o</sup> 851), on écrit [τὰς γν]ώμας μύθων.

Cette notion de survivance de la gloire fournit commodément une maxime introductory à l'éloge d'un personnage défunt que l'on honore d'un relief ou d'une statue. Au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., elle apparaît au début d'une épigramme de Stratos composée pour un certain Pantaléon fils d'Agénor :

[K]αὶ φθιμένων ἀρετᾶς λάμπει κλέος, οἵσ[ι] δι' ἔργων  
[μ]υρί' ἀνικάτου μίμνει ἀεθλα δορός

(*I.G.*, IX<sup>2</sup> 1, 2, ll. 1-2)

et, vers 500 de notre ère, au début d'une épigramme d'Aphrodisias, où est célébré un bienfaiteur :

[Λ]άμπει κ(αὶ) φθ[ι]μένοις ἀρετᾶς φάος, ο[ι] περὶ πάτ[ρης]  
πολλὰ [π]ονησάμενοι [ξυ]νὸν ἔθεντ' ὅφε[λος]  
(Kaibel 889, 1-2) <sup>1</sup>.

L'immortalité des vertus de ce bienfaiteur est définie plus bas, dans une seconde épigramme, par contraste avec ce qui s'observe dans la nature, où « la longue durée vient même à bout du rocher » :

τήκει καὶ πέτρην ὁ πολ[ὺ]ς χρόνος <sup>2</sup>.

La proclamation d'immortalité, sous la forme d'une sentence, peut également servir de conclusion. La dédicace d'une statue érigée vers le début du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., à Thermos d'Étolie, en l'honneur d'un certain Scorpion, se termine par cette affirmation :

... ὡς ἀγαθῶν οὐκ ἀπόλωλε ἀρετ(ά)  
(*I.G.*, IX<sup>2</sup> 1, 51, l. 8).

Au nombre des épigrammes gravées pour la simple édification morale du passant ou du visiteur, il faut mentionner celles qui, dans les différents dèmes de l'Attique, figuraient

<sup>1</sup> Voir L. ROBERT, *Hellenica*, IV (1948), pp. 115-126.

<sup>2</sup> Cette seconde épigramme est également connue par la tradition littéraire (*A.P.*, IX, 704, 1).

sur les hermès d'Hipparque. L'hexamètre de ces distiques élégiaques fournissait une indication topographique, leur « pentamètre » la signature  $\mu\nu\eta\mu\alpha\tau\delta'$  Ἰππάρχου, suivie d'un précepte général qui recommandait, par exemple, l'esprit de justice :

... στεῖχε δίκαια φρονῶν

ou bien la sincérité à l'égard de l'ami :

... μὴ φίλον ἐξαπάτα<sup>1</sup>.

Dès le Ve siècle avant J.-C., le propylée du Létôon, à Délos, offrait une épigramme que l'on retrouve d'autre part, quelque peu modifiée, dans le corpus théognidéen<sup>2</sup> :

Κάλλιστον τὸ δικαιότατον, λῶστον δ' ὑγιαίνειν,  
ἡδιστον δὲ πέφυχ' οὗ τις ἐρᾷ, τὸ τυχεῖν.

*La suprême beauté, c'est l'extrême justice, et le plus désirable  
est d'avoir la santé,  
et le plus grand plaisir, d'obtenir ce qu'on aime.*

Enfin, à date apparemment tardive, un bain de faibles dimensions portait, ou est censé avoir porté, un distique élégiaque dont l'hexamètre contenait, avec une invitation à ne pas dédaigner les petites choses, une remarque de portée très large :

... χάρις βαιοῖσιν ὀπηδεῖ.

S'y ajoutait, assez artificiellement, un  $\pi\alpha\varrho\alpha\delta\epsilon\iota\gamma\mu\alpha$  relatif à la petitesse d'Érôs lui-même, le fils de Cypris (*A.P.*, IX, 784)<sup>3</sup>.

\* \* \*

<sup>1</sup> Preger, 197 = [Plat.], *Hipparque* 229 a-b.

<sup>2</sup> Preger 209. Cf. Théognis, 255-256, où les quatre premiers mots du pentamètre sont :  $\pi\varrho\alpha\gamma\mu\alpha$  δὲ τερπνότατον, τοῦ.

<sup>3</sup> Cf. *supra*, p. 363, et note 2.

L'épigramme purement littéraire à résonance sentencieuse couvre un domaine très vaste.

Notons d'abord qu'elle recourt occasionnellement au même genre de procédés que l'épitaphe métrique pour faire ressortir une *γνώμη* ou pour lui donner plus de poids. Outre quelques emplois de l'aoriste gnomique (*A.P.*, V, 256, 3 ; XI, 51, 2 ; *A. Plan.*, 187, 3), elle offre des exemples d'attribution expresse à des personnages célèbres : l'Ulysse d'Homère (*A.P.*, IX, 395, 1), chacun des Sept Sages (IX, 366), Pythagore (X, 46, 1-2), Anacréon (X, 70, 7-8), Pindare (X, 51, 1). Elle souligne le caractère banal ou proverbial d'une réflexion (*ἐστὶ παροιμιακόν* : *A.P.*, X, 48, 2), ici avec faveur (*λέγουσιν ἀληθέα* : V, 6, 3), là pour s'inscrire en faux (*μάτην ὅδε μῆθος ἀλαται* : V, 256, 3). Dans un cas particulier, c'est le destinataire qui est invité à prononcer une manière d'adage (*A.P.*, V, 187, 2).

Comme l'épitaphe métrique, l'épigramme littéraire présente certaines *γνώμαι* sous la forme de propositions subordonnées : infinitive dépendant d'un verbe déclaratif (*A.P.*, XI, 390, 3-4), complétive introduite par *ώς* ou *ὅτι* (IX, 367, 15-16 ; XI, 425). Au tour énonciatif elle peut substituer l'exclamation, directe (*A.P.*, X, 81, 1 ; XI, 193, 1) ou indirecte (V, 79, 4 ; IX, 261, 3), ou encore l'interrogation oratoire (X, 123, 1). Mais ce qui la caractérise vraiment, c'est la facilité avec laquelle elle admet la parénèse à l'impératif (*A.P.*, V, 37, 1-2 ; 217, 7-8 ; IX, 261, 3 ; 444, 3-4 ; X, 26, 1-2 ; 40 ; 42, 1 ; 73, 1 ; 77, 3-6 ; 78, 1 ; 81, 2 ; XI, 51, 1), moins souvent au subjonctif (X, 78, 4) ou à l'optatif (V, 20, 3 ; X, 48, 1) ; il lui arrive d'ailleurs de combiner deux de ces trois modes (V, 216, 1-4 ; X, 74, 1-2). Enfin, elle ne répugne pas à l'anaphore (V, 169 ; X, 38).

Avant de passer à l'étude des thèmes, on mettra à part, dans l'*Anthologie Palatine*, la pièce IX, 366, exposé didactique consacré aux Sept Sages et fournissant, pour chacun, avec le

nom de sa patrie d'origine, une brève maxime qui lui était plus ou moins communément attribuée<sup>1</sup>.

Sur l'existence humaine, considérée en général, il existe trois épigrammes qui ne sont, pour ainsi dire, que des chapelets d'aphorismes. La première, œuvre de Posidippe ou de Platon le Comique, tend à démontrer que tout est mauvais ici-bas, quel que soit le parti adopté. Les possibilités et les éventualités y sont envisagées par paires : vie publique et vie au logis, vie à la campagne et vie sur mer, richesse et pauvreté en pays étranger, mariage et célibat, présence et absence d'enfants, jeunesse et vieillesse. La conclusion — sentencieuse — est que la véritable alternative consiste à choisir entre n'être jamais né et pouvoir mourir aussitôt après sa naissance (*A.P.*, IX, 359). S'inspirant de cette pièce jusque dans la coupe des vers, l'ordre des mots, le vocabulaire, les formes grammaticales, Métrodore l'a retournée comme un doigt de gant et, avec esprit, en a fait un bréviaire de l'optimisme (*A.P.*, IX, 360). La troisième épigramme est de Julien d'Égypte, qui a repris la dialectique de Métrodore, mais avec beaucoup moins de bonheur (*A.P.*, IX, 446).

La grande majorité des autres spéculations sur la vie et la mort apparaissent chez des poètes tardifs, principalement chez Palladas. La vie trouve son origine dans un ensemencement qui ne justifie pas la fierté (*A.P.*, X, 45, 1-2) et elle ne se maintient que par la vertu d'un souffle dérisoire (X, 75). Elle est courte (*A.P.*, V, 72, 2), même si l'on atteint la vieillesse (X, 100, 1-3) ; elle doit céder à l'irrésistible marche du temps (X, 81) et sa brièveté se manifeste bien par comparaison avec ce qui nous attend dans l'au-delà (X, 78). Il faut en tirer les conséquences pratiques qui s'imposent : appétit de jouissance, refus des tracas (voir aussi *A.P.*, X, 76). Tout est mis en bascule dans l'existence humaine (*A.P.*, XI, 56, 5-6). Elle déborde de maux et, en dehors des beautés de la nature,

<sup>1</sup> Cf. *supra*, p. 371, note 3.

n'a rien à offrir qui ne soit tôt ou tard pénible (*A.P.*, X, 123) ; elle se passe tout entière dans les larmes (X, 84, 3-4). Elle est un théâtre et une comédie (*A.P.*, X, 72), mais aussi, d'un autre point de vue, une navigation périlleuse, qui nous emporte bon gré mal gré (X, 73), où seule la vertu vient en aide (X, 74), et qui, de toute façon, a pour terme — comme dans les épigrammes funéraires — le port infernal (X, 65). Le privilège des défunts, c'est l'oubli et le silence (*A.P.*, VIII, 236, 1).

Les *γνῶμαι* relatives à la vieillesse la présentent sous des couleurs assez sombres. Elle ne peut être appréciée que par ceux qui n'y sont pas encore parvenus (*A.P.*, IX, 54) ; l'homme qui, l'ayant atteinte, tient encore à vivre mérite de la connaître durant des dizaines d'années (IX, 55). Elle ride même la grappe de raisin (*A.P.*, IX, 261, 3-4) et elle s'aigrit comme un reste de vin au fond d'un vase (IX, 127). Elle n'appelle le respect que si elle s'accompagne de bon sens (*A.P.*, XI, 419).

Dans le Destin (*Τύχη*), les épigrammatistes dénoncent soit une illusion sans portée (*A.P.*, IX, 135, 1-2), soit une puissance arbitraire, plutôt propice aux méchants (X, 62), jouant avec l'homme comme on joue avec un ballon (X, 80). La résignation s'impose à son endroit (*A.P.*, X, 73), voire l'inertie, sauf éventuellement dans la recherche du plaisir (X, 77). Défavorable, un sort (*χλῆρος*) est toujours véridique (*A.P.*, IX, 158, 7-8).

Quant aux espoirs humains, ils ne se réalisent guère. Une épigramme de Palladas tient dans un seul hexamètre dactylique, qui n'est pas autre chose qu'un ancien proverbe :

Πολλὰ μεταξὺ πέλει κύλικος καὶ χείλεος ἄκρου

*Il y a loin de la coupe aux lèvres*

(*A.P.*, X, 32).

Comme la Tyché, dont ils sont les compagnons, les Espoirs font de l'homme leur jouet (*A.P.*, X, 70, 1-2). Ils nous

volent notre vie, jusqu'à la grande frustration finale (*A.P.*, IX, 8).

Des sentences sur l'amour, on n'en trouve pas seulement au livre V, mais aussi aux livres IX-XII de l'*Anthologie grecque*. Elles concernent tantôt la passion elle-même, tantôt ce qu'on pourrait appeler son contexte moral, tantôt ceux ou celles à qui elle s'adresse.

L'amour est donné pour le plaisir suprême (*A.P.*, V, 169, 3-4 ; 170, 1), strictement réservé aux vivants (V, 85, 3), plus vif encore quand il est clandestin (V, 219, 4). Mais il ne dure qu'une saison de la vie (*A.P.*, V, 79, 4 ; X, 38 ; XI, 51 ; 53) : le temps du plaisir est très limité (V, 12, 3).

Érôs a une puissance incomparable (*A.P.*, V, 168, 3-4 ; 293, 1-2). On l'incrimine volontiers : c'est une excuse inventée par les hommes pour couvrir leur goût de la débauche (*A.P.*, X, 29). La faim ou le temps peuvent nous débarrasser d'une passion amoureuse : à défaut, il ne reste d'autre remède que la pendaison (*A.P.*, IX, 497). Un proverbe, cependant, constate que l'outrage provoque des ruptures :

“Τύποις ἔρωτας ἔλυσε

(*A.P.*, V, 256, 3)<sup>1</sup>.

Quand l'amour est vénal, il devient « plus amer que l'ellébore » (*A.P.*, V, 29). Mais une fille jeune s'y adonne avec profit, tirant parti de sa nature plutôt que de l'art (*A.P.*, V, 45).

Il a été question plus haut de contexte moral. Telle épigramme loue la virginité tout en soulignant que, généralisée, elle amènerait le dépeuplement de la terre (*A.P.*, IX, 444, 1-2) ; telle autre offre une succession de γνῶμαι propres à montrer que, pour établir la chasteté d'une femme, il n'y a pas

<sup>1</sup> Voir E. v. PRITZWITZ-GAFFRON, *Das Sprichwort im griech. Epigramm*, diss. Munich, 1911, p. 61.

de critères sûrs (X, 56). La pudeur n'est pas de mise dans la passion : elle n'a rien de commun avec Cypris (*Αἰδώς νόσφι πέλει τῆς Κύπριδος* : *A.P.*, V, 253, 3). La sincérité ne s'impose pas non plus, s'il faut en croire le dicton selon lequel « les serments d'amour n'entrent pas dans l'oreille des Immortels » (*A.P.*, V, 6, 3-4) ; toutefois, il apparaît ailleurs que le temps n'arrive pas à dissimuler un amour mensonger (V, 187, 2). Une pièce d'Agathias, à partir de réactions féminines (mépris des orgueilleux comme des pleurnicheurs), définit l'amant idéal, sensible et fier tout ensemble (*A.P.*, V, 216, 5-8).

A propos des partenaires possibles, les sentences ne manquent pas. Pour Agathias, si la chasteté se révèle impossible, c'est de femmes et non point d'hommes qu'il faut s'éprendre (*A.P.*, X, 68, 1-4). Straton, par contre, plaide que la soumission aux femmes nous ravale au rang des animaux privés de raison (*A.P.*, XII, 245, 3-4). Il est vrai que, selon Ératosthène le Scholastique, « les adolescents sont une vilaine chose » (*οὐ καλὸν ἡβητῆρες* : *A.P.*, V, 277, 3). Mais la femme aussi peut s'attirer des jugements sévères : elle est comme le feu destructeur, mais en pire, parce que plus vivace (*A.P.*, IX, 167, 3-4 ; cf. 165, 1-2) ; après l'amour, elle est toujours dépourvue de charme (V, 77, 3). Des préférences trouvent leur expression dans des *γνῶμαι* : pour l'amante potelée, ni trop maigre ni trop grasse (*A.P.*, V, 37), ou pour la beauté mûre (V, 20, 3-4). Marcus Argentarius, paradoxalement, défend l'idée qu'il faut un laideron pour inspirer une passion authentique (*A.P.*, V, 89). Rufin compare les grandes dames à leurs servantes et se prononce en faveur des dernières (*A.P.*, V, 18, 3-6). Des répugnances se marquent aussi : une vieille maîtresse est une épreuve plus rude que de mourir de faim (*A.P.*, XI, 65, 1-2) ; fortunée, elle n'est pas autre chose qu'un riche cercueil (XI, 425). On notera enfin que la vieillesse prématurée est présentée comme un châtiment normal des orgueilleuses (*A.P.*, V, 273, 7-8).

Plusieurs  $\gamma\nu\omega\mu\alpha\iota$  ont trait à la famille. Et d'abord au mariage. Le n° 116 du livre X de l'*Anthologie* l'assimile à une tempête: mais il vaut mieux ne pas retenir ce texte, qui semble être un fragment de poète comique et ne pouvoir être rangé parmi les épigrammes véritables. Celles-ci ne sont d'ailleurs pas moins féroces sur le sujet. Si, pour l'une d'elles, la possibilité d'une épouse charmante n'est pas exclue — mais que d'ennuis viennent d'une mauvaise! — (*A.P.*, X, 124 A, 3-4), les autres voient l'union conjugale comme une folie, corrigée seulement par la mort rapide d'une femme richement dotée (XI, 50, 3-4); comme regorgeant, pour le pauvre, de dissensions et de violences (XI, 6); comme vouée à l'infidélité de l'homme (XI, 7), étant entendu qu'il existe des épouses frivoles, vraies cornes d'Amalthée pour la maison de leurs maris (XI, 5). C'est un bonheur de ne pas avoir d'enfants (*A.P.*, XI, 50, 2); ils donnent des soucis même quand il ne leur arrive rien (X, 124 A, 1-2); un pauvre ne saurait aimer les siens (XI, 388, 6); une fille, en particulier, est bien le pire des fardeaux (XI, 393, 1). Convoler en de nouvelles noces, c'est ressembler au naufragé qui repartirait sur des fonds dangereux (*A.P.*, IX, 133). Les marâtres sont toujours une malédiction pour les enfants du premier lit, même quand elles les chérissent. Et sur cette sentence vient se greffer un  $\pi\alpha\rho\alpha\delta\epsilon\iota\gamma\mu\alpha$ , comme dans des épigrammes précédemment citées: ici, non sans humour, le cas de Phèdre et d'Hippolyte (*A.P.*, IX, 68; 69). Un bon domestique peut être utile, mais il vaut encore mieux s'en passer (*A.P.*, X, 126)<sup>1</sup>; on évitera, conformément au proverbe, de laisser une esclave devenir un jour patronne (X, 48, 1).

Il serait étonnant de ne pas trouver, parmi les thèmes gnomiques, l'or et la richesse. En fait, beaucoup de maximes les concernent. L'or apparaît comme irrésistible (*A.P.*, V, 217, 5-8), salutaire en amour (IX, 420, 3), mais aussi comme

<sup>1</sup> Au moins selon l'émendation de Brunck:  $\kappa\alpha\chi\delta\eta\ \acute{\epsilon}\sigma\tau\iota\eta\ \acute{\alpha}\pi\epsilon\iota\rho\acute{\tau}\epsilon\rho\eta\acute{\sigma}$ . La leçon du ms. ( $\kappa\alpha\chi\delta\eta\ \tau\delta\eta\delta\ \acute{\delta}\ \pi\alpha\eta\eta\acute{\tau}\epsilon\rho\eta\acute{\sigma}$ ) n'a pas de sens.

une source d'appréhension ou d'affliction selon qu'on en possède ou qu'on en est dépourvu (IX, 394). Grégoire de Nazianze dénonce ses effets meurtriers (*A.P.*, VIII, 209, 3-4), sa primauté aux yeux des hommes injustes (VIII, 209, 6), l'irrespect qu'il inspire envers les lieux sacrés (VIII, 216, 4). Sur la richesse, les avis sont vertueusement défavorables : elle peut être moins souhaitable que la pauvreté, comme la vie peut l'être moins que la mort (*A.P.*, X, 76, 5-6) ; elle trouble l'esprit de celui pour qui elle est nouvelle (X, 66, 1-4) ; elle ne résiste pas au goût du faste (X, 119) ; celle de l'âme est seule authentique et paisible (X, 41). Toujours attaché aux aspects funéraires, Grégoire de Nazianze souligne que le *πλοῦτος* ne doit pas se chercher dans les tombeaux, où il se réduit à des ossements (*A.P.*, VIII, 233, 2 ; 234, 2). Quant aux riches, ils montrent une arrogance plus difficile à supporter que la gêne (*A.P.*, X, 93), une impudence, un esprit tyrannique, une haine de la sobre pauvreté, qui sont autant de raisons de les fuir (X, 61) ; la sagesse leur est une difficulté et un tourment (X, 83) ; ils sont seuls à mourir vraiment — les pauvres, eux, étant déjà ici-bas des sortes de cadavres (X, 63). Il faut tenir le juste milieu entre l'épargne et la dépense (*A.P.*, X, 26) ; quiconque utilise mal son avoir n'utilise pas mieux celui d'autrui (IX, 367, 15-16).

Une vingtaine d'épigrammes littéraires se prononcent sur des sentiments, des qualités ou des défauts. L'amitié surtout offre matière à réflexion : elle est rarement authentique (*A.P.*, X, 125), constamment dangereuse quand elle n'est pas sincère (X, 36 ; 121 ; XI, 390, 3-4), et elle dépend des caprices de la Fortune (X, 35) ; si l'on en bénéficie, il faut tout faire pour la garder (X, 39 ; 40). D'autres sujets sont la pensée et la parole agissantes (*A.P.*, X, 109), la discréption et les vertus du silence (X, 42 ; 46 ; 98), la gratitude (X, 30) et son contraire (IX, 120), la pitié récompensée (IX, 52, 5-6), la passion de la liberté (IX, 294, 6), le patriotisme et l'amour du foyer (IX, 9, 5-6 ; 395, 1), l'envie (X, 51 ; 90, 1-4 ; 111 ;

XI, 193), la vilenie de la calomnie et de la médisance (X, 33), l'insuffisante piété envers les morts (VIII, 190, 4), ou encore, telles que les voient des esprits pessimistes, la démesure souvent profitable (*A. Plan.*, 187, 3), la méchanceté toujours épargnée (*A.P.*, IX, 379, 4).

Le champ de la  $\gamma\nu\omega\mu\eta$  épigrammatique ne tient pas tout entier dans les groupements considérés jusqu'ici. Il enferme encore des spéculations sur l'exaltation des humbles et l'abaissement des grands (*A.P.*, X, 122, 1-2), sur la difficulté de peindre l'âme (XI, 412, 1), sur les heureuses surprises du hasard (X, 52, 3-4), sur la culture intellectuelle envisagée comme panacée (XII, 150, 4), sur le vin, « révélateur » de l'amour (XII, 135, 1), sur la meilleure manière de couper d'eau cette boisson (XI, 49).

\* \* \*

Je ne me dissimule pas que le présent exposé demeure, en somme, assez superficiel. Le sujet que j'avais à traiter, j'aurais pu l'aborder d'une tout autre façon : sélectionner quelques pièces à résonance gnomique, suffisamment différentes entre elles, et faire une analyse approfondie des particularités de chacune. Il m'a paru préférable de tenter une étude d'ensemble, qui pût dessiner les lignes de force.

L'épigramme grecque connaît des sentences « fonctionnelles », et d'autres qui ne le sont pas. En effet, la réflexion générale peut tantôt servir de commentaire à une réalité précise (souvent la mort ; quelquefois une situation de la vie quotidienne, notamment en matière amoureuse ; rarement un acte dédicatoire), tantôt intervenir dans une spéulation plus ou moins théorique, voire coïncider avec elle. Ces derniers cas abondent dans l'épigramme littéraire, où les  $\gamma\nu\omega\mu\alpha\iota$ , comme on l'aura constaté, accusent une variété prodigieuse. Dans le type « fonctionnel », la plupart des idées exprimées sont des lieux communs, encore que se marquent, sur tel ou

tel sujet, des tendances anticonformistes. Dans le second type, l'originalité est considérable ; pour mieux la mesurer, il faudrait se livrer à une recherche de sources, dont je doute, à vrai dire, qu'elle puisse être très fructueuse : d'abord parce que beaucoup d'épigrammes sont tardives, avec, derrière elles, des siècles de tradition complexe et enchevêtrée, ensuite parce que ce qui touche au domaine parémiographique comporte souvent des difficultés insurmontables. Reste que le type « non fonctionnel » est le plus riche de contenu, le plus proche aussi de la vraie poésie, car les images évocatrices n'y sont pas rares. Ce qui le gâte un peu, c'est la complaisance qu'on y relève pour les antithèses et autres artifices de rhétorique, pour le paradoxe, pour la pointe subversive : encore une fois, il convient d'avoir égard au fait que de nombreuses pièces datent des premiers siècles de notre ère et reflètent des tendances de la période romaine impériale.

Une remarque vaut pour les *γνῶμαι* des deux types : c'est qu'en dehors d'une petite minorité de cas — tels les hémi-stiches (*τὸ γὰρ γέρας ἔστι θανόντων*) et *θνήσκειν μὴ λέγε τοὺς ἀγαθούς*, ou les distiques déplorant le sort des enfants qui meurent avant leurs parents — elles ne se présentent nullement comme des formules préfabriquées. Pour des idées identiques, même quand elles étaient d'une sagesse très courte, les épigrammatistes ont ordinairement trouvé des tournures différentes, témoignant ainsi de l'aptitude qu'ont toujours eue les Grecs à s'exprimer et à recréer verbalement.

## DISCUSSION

*M. Giangrande* : Maintenant que nous possérons l'excellente étude synchronique du matériel que M. Labarbe nous a présentée, il en faudrait faire l'analyse diachronique. Cette analyse, j'en suis certain, conduirait à des résultats très intéressants en ce qui concerne le choix des thèmes de la part des épigrammatistes des diverses époques.

*M. Gentili* : In una esposizione condotta con criterio sincronico e non diacronico difficilmente si riesce a cogliere l'evoluzione o lo sviluppo della tematica gnomica nell'epigramma greco. L'epigramma di Agatia (*A.P.* 7, 574) appartiene ad un'epoca in cui era profondamente mutata la visione della vita e della morte, una visione più cristiana che greca, dunque non molto indicativa in una ricerca sulla gnome nell'epigramma greco. Lo sviluppo dei temi gnomici segue di pari passo l'evoluzione dell'epigramma in una direzione sempre più letteraria e sempre più pronta ad accogliere motivi e temi della tragedia, della retorica e della filosofia. Non so se sia legittimo in una indagine sulla gnome nell'epigramma arcaico applicare le distinzioni della cultura del IV secolo.

*M. Raubitschek* : Die systematische Betrachtung der in den Epigrammen des 4. Jh. und der späteren Zeit vorkommenden Gnomen würde wohl zeigen, dass die Gnomik verhältnismässig spät in die Epigrammatik eindringt, und zwar hauptsächlich durch die mit dem Namen des Hipparch verbundenen Sinnsprüche (Friedländer, *Epigrammata*, 149).

*M. Pföhl* : Hierher gehören auch Vaseninschriften mit Lebensregeln, und in *IG I<sup>2</sup>* 972 kann die Wendung « denn auch auf Dich wartet der Tod » auf dem Hintergrund einer Gnome verstanden werden.

*M. Raubitschek* : Die  $\gamma\nu\omega\mu\alpha\iota$  könnten so von den  $\pi\alpha\tau\omega\mu\alpha\iota$  unterschieden werden, dass die einen Ansichten waren die einzelnen Weisen zugeschrieben wurden, die anderen Sprichwörter, die zwar allgemeine Gültigkeit hatten oder beanspruchten, aber keine bestimmte Lebenseinstellung voraussetzten oder vorschrieben. Beide Gruppen wurden dann vom 4. Jh. an in der rhetorischen und epigrammatischen Topik verwendet.

*M. Luck* : Man hat in der Antike bis in die byzantinische Zeit die Unterscheidungen zwischen Gnome, Sprichwort u.a. aufrecht erhalten, aber hauptsächlich nach praktischen Gesichtspunkten, für die Zwecke des rhetorischen Unterrichts, entsprechende Texte gesammelt. So ist z.B. die Trennung in der *A.P.* zwischen Buch 9 ( $\epsilon\pi\iota\delta\epsilon\iota\kappa\tau\iota\kappa\alpha$ ) und Buch 10 ( $\pi\varrho\tau\varrho\epsilon\pi\tau\iota\kappa\alpha$ ) ganz künstlich. Man hat das Gefühl, dass Buch 10 deshalb so kurz ausgefallen ist (nur 126 Stücke gegenüber den 827 von Buch 9 und den immerhin 442 von Buch 11), weil der byzantinische Sammler bald gemerkt haben wird, dass sich die  $\epsilon\pi\iota\delta\epsilon\iota\kappa\tau\iota\kappa\alpha$  von den  $\pi\varrho\tau\varrho\epsilon\pi\tau\iota\kappa\alpha$  nicht scharf trennen liessen, und dass manche Stücke, die er für Buch 10 aufgespart hatte (etwa 26 ff) gerade so gut im 9. stehen könnten, und umgekehrt.

*M. Dihle* : Die Definition dessen, was eine Gnome ist — im Gegenzatz etwa zu Apophthegma, *locus communis* u.a. — lässt sich wohl deshalb so schwer geben, weil die Begriffsbestimmungen in der rhetorischen Theorie sich im Laufe der Jahrhunderte wandeln, die Funktion des gnomischen Elementes in der Literatur sich ändert und die formalen Eigenschaften gnomischer Aussagen nicht konstant bleiben, kurz, weil eine systematische Klassifikation auf Grund eines heterogenen historischen Materials vorgenommen werden muss. Vielleicht ist es nützlich, an ein Element der gnomischen Tradition zu erinnern, das durch die Jahrhunderte konstant geblieben ist : Die Hypothek, Gnome oder Sentenz impliziert immer mit ihrer Formulierung eine moralisch-paränetische Absicht. Die Beliebtheit der Gnome im

rhetorisch-pädagogischen Programm des Isokrates beruht nicht nur auf der Tatsache, dass die Gnome wie kein anderer Typ der sprachlichen Aussage Form und Inhalt koinzidieren lässt, also für die sprachliche Ausbildung besondere Bedeutung besitzt. Darüber hinaus soll ja die isokratische Erziehung auch eine moralische sein, und so ist die Gnome gleichzeitig ein Mittel moralischer Erziehung. Die Stoiker haben dann die Gnome, deren Inhalt von allen Menschen anerkannt wird, als Beweis für die Existenz einer natürlichen Sittlichkeit in der Vorzeit genommen und eifrig Gnomen gesammelt. Poseidonios endlich sah in der Gnomik die wichtigste Form vorphilosophischer Erziehung, weil die Gnome allgemein anerkannte sittliche Wahrheiten vermittelt und ohne zusätzliche Begründung durch das Gewicht ihrer Formulierung überzeugt (Sen. *Ep.* 95). Isokrates hat sich geradezu als Nachfolger der alten gnomischen Poeten bezeichnet, und alle Gnomensammlungen sind unter moralischen Gesichtspunkten zusammengestellt worden. Ich möchte darum vorschlagen, bei der Definition des gnomischen Elementes in der epigrammatischen Tradition primär von dieser Seite der gnomischen Kunst auszugehen, denn die Vorliebe auch der Dichter nachklassischer Zeit für die Gnome hängt mit ihrer rhetorischen oder philosophischen Erziehung zusammen, die damals wohl jeder Gebildete in der einen oder anderen Form genossen hatte.